

COMMUNICATIONS.

Les types indigènes de l'Algérie;

PAR M. TOPINARD.

Messieurs, le congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences qui vient de se tenir en Algérie aura, je pense, son retentissement au sein de notre Société. Nos collègues MM. Henri Martin, de Quatrefages, Bertillon, moi-même et d'autres nous sommes efforcés, dans nos excursions en tous sens, de répandre le goût de l'anthropologie et de faire comprendre l'influence qu'elle doit exercer dans l'administration de notre belle colonie.

Pour ma part j'ai rencontré des travailleurs de bonne volonté ; j'ai semé, je crois, utilement. J'attends de précieux envois pour notre musée ; j'ai préparé des fouilles dont notre Société bénéficiera ; des mémoires, des observations répondant à nos *Instructions* vont nous être adressés. S'entretenir directement avec les hommes locaux, leur montrer les problèmes à résoudre, les mettre en train en quelque sorte, vaut mieux, il faut l'avouer, que les *Instructions* les plus répandues.

L'Algérie, en effet, est une mine dont l'anthropologie française peut tirer les plus grands enseignements, et où les races les plus variées, remontant aux temps les plus reculés, se sont heurtées, croisées ou conservées suivant les grandes lois générales que M. Edwards a entrevues il y a cinquante ans, mais sur lesquelles il reste tant à dire.

Mon but aujourd'hui est plus modeste, je veux simplement vous faire part de quelques impressions obtenues sans mensurations, par l'examen et l'analyse des types individuels prédominants que j'ai rencontrés dans les conditions exigées.

Le problème urgent, l'un des plus difficiles, qui résultait

des *Instructions* que j'ai eu l'honneur de rédiger en votre nom en 1870, en collaboration avec le général Faidherbe, était le suivant : Déterminer les caractères physiques principaux qui distinguent le Berber de l'Arabe.

Quoiqu'j'aie résumé ces caractères dans les *Instructions* en me servant des renseignements que j'avais entre les mains, j'avoue que j'étais resté médiocrement convaincu de leur exactitude rigoureuse et que je soupçonnais fortement même que la figure du Berber que j'avais publiée dans mon *Anthropologie* d'après un dessin du colonel Duhoussset, répondait davantage au type arabe.

Je n'insisterai pas sur les caractères physiologiques sur lesquels on est édifié. Sur ce chapitre je pourrais ajouter et développer, mais sans rien changer à ce que j'ai écrit dans nos *Instructions*. Il n'est aucun Algérien intelligent, ayant connaissance de la valeur courante des mots *Arabe* et *Berber*, qui ne les reconnaisse de suite à ce genre de caractères d'une manière générale.

L'Arabe, ou du moins ce que jusqu'à nouvel ordre nous regardons comme tel en Algérie, est pasteur et plus ou moins nomade dans ses terrains de parcours. Il habite sous la tente. Il est cavalier, c'est notre spahis. Grave, indifférent, contemplatif, fainéant, sa physionomie est impassible, son regard oblique, son attitude droite et immobile. Il sourit du bout des lèvres avec dignité. Sa pose, comme son hospitalité, est théâtrale, il ne s'oublie pas. Il suit à la lettre et dans l'esprit les prescriptions du Koran comme au premier jour. Il ne se soumet qu'à la force. A tous les degrés de son état social se rencontre une autorité absolue.

Le Berber, au contraire, pris dans le sens admis, est agriculteur, commerçant, industriel. Sédentaire, laborieux, il vit dans une véritable maison et cultive son jardin et ses champs autour de lui. L'amour du clocher, le souci de son indépendance individuelle et de sa liberté municipale sont développés en lui au plus haut degré. Il est fantassin dans nos armées et alimente les marchés des villes. Il a dix fois changé de religion

et se trouve aujourd'hui musulman sans enthousiasme. C'est par la justice qu'il faut le mener. Sa physionomie est avenante, ouverte, mobile. Il a de l'abandon et s'intéresse aux choses, il plaisante volontiers et a bon caractère. Son attitude est sérieuse cependant, mais naturelle. Il est foncièrement loyal.

Je l'ai déjà écrit et, à mon retour de l'Algérie, je le répète avec une conviction absolue, l'Arabe est une race qui a fait son temps. Il a tenu sa place dans l'histoire de l'évolution de l'humanité, il a rendu des services, il en rend encore à quelques civilisations nègres inférieures de l'Afrique centrale, mais au contact des civilisations européennes il est mortellement frappé. C'est écrit.

Le Berber, au contraire, ou tout au moins l'élément qui chez lui nous frappe davantage et dont les montagnards kabyles seraient la parfaite expression, est une race qui a été arrêtée dans son développement depuis un grand nombre de siècles, qui a dû s'immobiliser dans des montagnes inaccessibles autour desquelles tourbillonnaient les conquérants, une race que les circonstances n'ont pas favorisée et qui n'a pas évolué. Un jour peut-être nos petits-fils admireront sa supériorité.

La France, suivant la façon dont elle saura s'y prendre, peut la tuer ou lui rendre la vie, développer ses qualités, adapter ses institutions aux nôtres et en faire à la fois la force de l'Algérie et notre sauvegarde, la matière productive.

Mais entre l'Arabe et le Berber de bon aloi les intermédiaires sont nombreux, soit que l'on considère les individus ou les tribus. Il y a des Arabes berberisants, suivant l'expression de M. Warnier, c'est-à-dire qui ont pris les coutumes berbères. Au temps d'Ibn Khaldoun, au quatorzième siècle, les mélanges entre les deux sortes de tribus étaient certainement considérables. Ils se sont continués, sans parler de ce qui existe dans tous les pays et qu'on appelle les croisements insensibles. Dans la lutte pour l'existence, le Berber, mieux adapté aux

conditions nouvelles, a l'avantage et déplace l'Arabe. Lorsque les Arabes de sang parlent de leur généalogie, ils ne font allusion qu'à celle des hommes et cependant la femme est pour moitié dans la transmission et la répartition des caractères. Une preuve que les tribus arabes réputées les plus authentiques ne sont pas également pures, c'est la désignation d'Oulad ou de Beni de certaines.

Les Oulad sont les tribus nobles, celles qui descendent des conquérants, des guerriers d'Arabie, ce sont les pursang ; les Beni, au contraire, sont inférieurs ; des rallés, des adhérents en quelque sorte, me disait un savant arabe de Tlemcen. Le fait est que le terme d'Oulad ne se trouve que dans les tribus nomades, tandis que celui de Beni est presque général chez les Berbers.

Dans les tribus kabyles les plus certaines, se trouvent des villages entiers, dits *maraboutiques*, jouissant de certains privilèges et qui sont plus ou moins arabes et ont la prétention de descendre de la famille du Prophète. Enfin, partout s'est infiltré l'élément nègre et çà et là le Juif et le Turc. Les caractères physiologiques, même d'une manière générale, ne sont pas absolus. Ils sont de ceux qui se communiquent le moins difficilement par les relations, le mode d'existence, l'état croissant de civilisation. Pour parler le langage de l'anthropologie, ils cèdent et se transforment le plus aisément sous l'influence du milieu.

La difficulté pour l'observateur désireux de déterminer les types physiques arabe et berber vrais est donc considérable. Il ne sait à quelle tribu s'adresser et dans quelle mesure se confier aux renseignements de l'histoire et de la tradition, à la langue parlée et à l'ensemble des caractères physiologiques. La population dite Maure des villes, où les croisements se sont séculairement compliqués à l'extrême, lui est tout d'abord interdite. Les grandes voies de communications par lesquelles ont passé tous les conquérants et les commerçants, comme Biskra, sont dans le même cas. Les vallées intercalées entre les montagnes des deux Kabylies sont éga-

lement suspects. Les endroits où les Arabes nomades se sont morcelés en quelque sorte et ont été trop en contact avec les civilisations dernières sont aussi à redouter.

Dans la tâche que je m'étais donnée de déterminer les caractères distinctifs des deux races, j'avais ainsi à me préoccuper moins de la quantité que de la qualité des tribus et à n'ouvrir largement les yeux que dans les circonstances particulièrement favorables. Dans les quelques mémoires sur l'Algérie qui figurent dans les recueils de la Société on n'a pas procédé ainsi. Leurs auteurs ont pris çà et là, dans des tribus très différentes, n'ayant pas les mêmes titres à une descendance pure, ou se sont contentés des dénominations d'Arabe ou de Kabyle qu'on leur donnait sans grande autorité peut-être.

J'ai examiné, en somme, d'un bout à l'autre de l'Algérie et jusque dans les oasis de Biskra et de Sidi Obka, une foule d'individus appartenant à des tribus nettement nomades, nettement sédentaires, intermédiaires ou mixtes; j'ai tenu compte de tout, mais je me suis appuyé essentiellement sur deux séries typiques opposées, choisies avec soin.

Grâce à une lettre de notre collègue le général Faidherbe, le choix n'a pas été difficile : j'ai pu m'éclairer auprès des personnes les plus compétentes. Dans le nombre je citerai le général Cérés, chef de la division de la province d'Oran; M. Alata, interprète de première classe et professeur au médrasen de Tlemcen, et M. Camille Sabatier, administrateur à Fort-National, dans la grande Kabylie. Je saisis cette occasion de les remercier à nouveau de leur assistance empressée et du temps qu'ils m'ont consacré si largement. Du reste, messieurs, partout nous avons individuellement ou collectivement été merveilleusement reçus. L'anthropologie est un mot magique qui ouvre toutes les portes.

Les tribus arabes auxquelles je me suis arrêté occupent le territoire de Marhuia, sur la Tafna, près de la frontière du Maroc, sous la latitude de Tlemcen. Ce sont les Djoudat de la tribu des Angas, dont une partie des terrains de parcours

sont au Maroc, les Ghossels, les Douy Yahia et les Ouled Riah. Les centres où nous avons accompagné l'autorité militaire sont le charmant oasis d'Hammann Bou Ghara, où nous avons été reçus par le caïd Mohammed ben Sliman, et la smala de la Chaheba, qui compte au-delà de quatre-vingts tentes.

Les tribus berbères, choisies d'autre part, sont les Beni Iraten du célèbre massif du Fort-National et les Beni Yanni d'un massif voisin faisant face à la paroi dénudée du Djurjura. Là, M. Sabatier a tenu exprès pour nous la *nouba*, c'est-à-dire ce que j'appellerai un lit de justice, et fait comparaitre plusieurs centaines de représentants des divers villages, chaque groupe conduit par son amin. Là encore il a convoqué à plusieurs reprises les *djemmas* ou conseils indigènes, nous donnant, suivant les besoins, l'état civil de chaque sujet. Jamais anthropologiste ne s'est trouvé dans de meilleures conditions.

Quelques jours après, M. Boyenval, sous-préfet de Tizi-Ouzou, fit à son tour défilé devant nous, avec leurs dossiers, les pensionnaires hommes et femmes de la prison centrale. Mais ils étaient mêlés et beaucoup étaient de la vallée. Avec M. Sabatier, je n'ai eu affaire qu'à des montagnards connus des sommets les moins accessibles.

La valeur de ces tribus est établie, entre autres, par Ibn Khaldoun, le grand historien, au quatorzième siècle, des tribus berbères et arabes. Il parle à plusieurs reprises des Beni Iraten et des Beni Yanni de la fédération des Zaououas, et les montre défiant tout dans le massif du Djurjura et ne payant l'impôt qu'autant que cela leur convenait. Il parle également des tribus arabes et revient particulièrement sur les Riah, l'une des plus puissantes à l'époque de la domination berbère dans le Magreb.

Ma première impression que j'ai prise en note est celle que tout anthropologiste éprouve dans une ville ou un village quelconque, à coup sûr dans nos pays, mais probablement dans toutes les parties du monde. Celle d'une grande diversité de traits individuels, au point qu'on est quelque temps à

se remettre et à entrevoir ceux qui se répètent le plus et appellent davantage l'attention. Lorsqu'on lit la célèbre lettre de W. Edwards à Amédée Thierry, dans laquelle sont posés les principes de la méthode que j'ai suivie, il semble que ce travail d'analyse des physionomies qui vous passent sous les yeux soit chose facile (en réalité, W. Edwards n'a séparé en France que deux types se résumant en peu de mots). Mais dès qu'on veut entrer davantage dans cette analyse, la tâche paraît fort ardue et pour réussir il faut apporter une certaine méthode.

Tout d'abord ce sont les physionomies ou ensemble de traits extraordinaires qui frappent; l'esprit distingue ensuite vaguement ceux qui se répètent le plus; on procède par hypothèse que l'on vérifie mentalement par une sorte de statistique; dix fois l'hypothèse est renversée. Les intermédiaires dus aux croisements et à l'affolement des caractères qui en est la conséquence, donnent le plus grand embarras. Un écueil à éviter et dans lequel tombent les esprits artistiques, c'est de se laisser entraîner par ce qui plait et semble correct, c'est-à-dire beau, ou au contraire par des types inverses qui paraissent singuliers.

Tout observateur sage doit, à mon avis, après avoir pris un premier aperçu d'un groupe de population et avoir déjà entrevu ou classé quelque type dans sa tête, savoir s'arrêter et remettre au lendemain son second examen, lorsque son esprit est reposé. Il faut voir et revoir avant de porter un jugement. Les commencements sont pénibles dans cette méthode, mais, lorsqu'on a mis la main sur quelques jalons, la voie s'éclaircit rapidement.

Bref, ni dans les tribus arabes choisies avec tant de soin, ni dans les tribus berbères, je n'ai rencontré un type unique, ni même deux avec les variations individuelles qu'ils comportent; mais, sans aucun doute, il y avait plus d'unité chez les Berbers ou mieux chez les Kabyles. Mettant de côté les blonds sur lesquels je dirai un mot tout à l'heure, les individus présentant des traces de métissage nègre et quelques

physionomies solitaires, je suis arrivé à quatre ou cinq types distincts, autrement dit à quatre ou cinq centres de ressemblance autour desquels gravitent, plus ou moins accentués et associés par deux, trois, quatre, les caractères se répétant le plus souvent sur la totalité des individus. Sur certains sujets ces types étaient complets, sur d'autres moins, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrive à des physionomies neutres ou indifférentes entre deux ou trois des types en question.

Ces cinq types se sont rencontrés aussi bien dans les tribus arabes que dans les tribus berbères. Je suis certain de ne pas m'être laissé influencer par des idées préconçues. Cette multiplicité dérangeait mes prévisions. J'ai tracé leur description d'abord sur les frontières du Maroc ; vingt jours au moins se sont écoulés sans regarder mes notes précédentes ; j'en ai tracé la même description plus tard dans la grande Kabylie, et ce n'est qu'à mon retour à Paris que j'en ai rapproché les résultats.

Mais leur degré de fréquence variait suivant le genre de tribu. Tel type était fort représenté chez les Arabes et l'était peu chez les Kabyles ; en sorte que ni les Arabes ni les Kabyles n'ont droit à être regardés comme purs, même dans des tribus choisies, et que la détermination des types propres de l'Arabe et du Kabyle repose entièrement sur une question de prédominance ou de nombre.

Avant d'aller plus loin je fais remarquer que, dans cet aperçu des caractères physiques différentiels des Arabes et des Berbers constatés par la méthode de W. Edwards, je me restreins au visage. La forme de la tête se mesure aisément sur le crâne comme sur le vivant et ne présente, du reste, pas ici de différence sensible d'une race à l'autre. Les proportions du corps, la forme des extrémités qui se prêtent à la même méthode en même temps qu'à celle des mensurations sont un point de vue que je réserve de même.

Parmi les caractères du visage, cet élément si capital de différenciation des races humaines, un seul, en effet, se

mesure facilement, donne dans l'état de la science des applications immédiates précises et peut être rangé à côté des caractères craniométriques les plus précieux, l'indice nasal, qui sur le vivant a la même valeur que sur le crâne. D'autres caractères, comme l'angle de Prichard revu par M. de Quatrefages, comme certaines proportions sur lesquelles je ne puis insister, fourniront, sans aucun doute, des renseignements importants. Mais aujourd'hui, dans la phase de l'évolution scientifique où nous sommes, il faut reconnaître que la méthode de l'analyse et de la synthèse, telle que je l'ai pratiquée, est la seule, quoique dangereuse et d'un maniement délicat, qui donne des résultats réels.

Les cinq types généraux, auxquels je ramène les types individuels prédominants que j'ai rencontrés dans les deux ordres de tribus précédentes, se résument comme il suit :

Premier type. Le plus répandu d'un bout à l'autre de l'Algérie. Visage ovale, très allongé, arrondi dans sa moitié supérieure, se rétrécissant un peu au-dessous des pommettes et progressivement jusque sur les côtés de la mâchoire inférieure, où il subit un second rétrécissement léger. Profil général du visage, droit ou vertical. Front haut, large sans être renflé aux tempes, à courbe médiane arrondie, régulière. Dépression transversale sus-sourcilière bien nette, arcades sourcilières et glabelle développées sans excès. Visage très souvent amaigri, ce qui donne une face osseuse, des joues creuses, des yeux profonds et un intervalle orbitaire, formé par les os propres du nez, saillant.

Le nez est très remarquable : vertical, haut, étroit dans toute son étendue, c'est un type de nez leptorrhinien. Son indice moyen, relevé sur un nombre suffisant de sujets, doit être voisin de celui du célèbre nez kymri. J'en ai rencontré, par exemple, à Bou-Médine, dont la leptorrhinie atteignait un degré étonnant. Ses ailes sont fines, pincées ainsi que le lobule médian, d'où assez souvent la base du nez dite *trilobée*. Les ouvertures des narines elliptiques regardent bien en bas et leur bord externe est horizontal. La ligne dorsale du

nez, peu incliné, est rectiligne ou tant soit peu convexe, quelquefois légèrement busquée, jamais concave. Ce type répond habituellement à une physionomie froide, sévère, à une attitude magistrale; mais il y a des exceptions. Il s'accompagne ordinairement de dents blanches, petites, serrées, courtes, bien plantées.

Je ne parle ni du teint, ni de l'implantation et de la disposition de la barbe, ni de la couleur des cheveux et des yeux, qui ne m'ont pas fourni de caractères différentiels tranchés.

J'ai dit que ce type était le plus répandu. Dans les tribus de l'intérieur, dans les villes, dans les oasis, à Constantine comme à Tlemcen, il est partout. Mais si l'on compare mes tribus de la Kabylie avec celles de la frontière du Maroc, on s'aperçoit qu'il est en minorité dans les premières et en majorité dans les secondes.

D'où l'on peut conclure que c'est celui de la population qui depuis les temps les plus reculés a dû prédominer en Algérie, celui rationnellement de la race autochtone. Je ne dis pas des Libous des monuments égyptiens d'il y a cinq mille ans, car ces Libous pouvaient déjà être un mélange de races. Je ne dis pas non plus des nécropoles de Roknia et de Bou Merzoug, car c'est un peuple venu d'Europe qui a apporté la coutume des monuments mégalithiques.

Deuxième type. Forme du visage en ovale allongé, très allongé, plus correcte que la précédente, sans resserrement au-dessous des pommettes, s'arrondissant régulièrement dans le bas aussi bien que dans le haut de la face. Partout les lignes s'y présentent pleines, arrondies. Front haut et droit. Pas de dépression sus-sourcilière, ni de glabelle. Echancre de la racine du nez faible, ce qui fait paraître le front plus ample et fait que sa ligne se continue presque en ligne droite avec celle du dos du nez. C'est en Algérie que j'ai rencontré le cas le plus voisin de la Vénus de Milo. Sourcils fins, mieux dessinés que dans le type précédent où ils étaient un peu en broussaille; ouverture palpébrale moins

grande. Dos du nez plutôt convexe. Joues pleines. Dents belles comme tout à l'heure.

Bref, c'est le type arabe tel à peu près que je l'ai indiqué dans les *Instructions* d'après les auteurs les plus autorisés. Eh bien, il est rare par rapport à ce qu'on pourrait attendre. Chose singulière ! Il m'a paru s'accorder plutôt avec une physionomie ouverte, intelligente, animée, différente de celle que les caractères physiologiques attribuent à l'Arabe. J'ai pensé un instant que ce pouvait être le même que le type précédent, mais mieux nourri, plus vivant, plus ouvert à la civilisation. Mais les caractères de la région sourcilière et de la racine du nez l'en séparent complètement. Ce serait plutôt avec le troisième type, dont je vais parler, qu'il se confondrait dans certains cas, par exemple lorsque son profil de droit devient saillant.

Pour moi, c'est bien le type arabe, peut-être celui des plus intelligents, celui de la noblesse de la conquête. Il m'a frappé dans les tribus arabes de l'Ouest, où cependant il est moins commun que le précédent. Je l'ai retrouvé dans la grande Kabylie ; mais chaque fois on me répondait : « c'est un marabout, » ou bien : « il est d'un village maraboutique », c'est-à-dire arabe ou croisé d'arabe. Abd-el-Kader appartient à ce deuxième type, quoiqu'il ait quelque point de contact avec le premier. On dit, du reste, que, dans sa généalogie, il est entré du Berber.

Troisième type. Nez aquilin classique ou en bec d'aigle, c'est-à-dire dont le dos décrit une courbe régulière, très accentuée, se prolongeant avec la pointe du nez au-dessous des narines et tendant même à se recourber en arrière. Front moins large que dans les types précédents, arrondi, mais fuyant. Bas de la figure fuyant un peu aussi, quoique le menton soit pointu. C'est de ce type, auquel le nom de *sémite* convient, que le général Faidherbe me disait : « Le visage arabe est tout en nez ». C'est le portrait du prétendu Berber que j'ai reproduit à tort dans mon *Anthropologie*.

Il semble commun en Algérie, parce qu'il attire de suite

l'attention et parce qu'on le confond avec les deux précédents, dans lesquels le nez est souvent convexe. Pour ma part, je l'ai trouvé rare et ne l'ai rencontré bien accusé que dans les tribus arabes.

J'admets, en définitive, que mes types 2 et 3 répondent aux deux principaux que les invasions arabes du huitième et du dixième siècle ont apportés en Algérie.

Quatrième type. Rare ou absent dans les tribus arabes que j'ai spécialement étudiées, il est si commun dans la grande Kabylie, que je lui donnerai d'emblée l'épithète de *kabyle*, je n'ose pas dire de *berber*.

Il diffère radicalement de ceux qui précèdent et se reconnaît çà et là, dans une foule mêlée, avec la plus grande facilité, ainsi que vous allez en juger.

Visage encore ovale et régulier, mais court, à limites parallèles dans la moitié supérieure ; tantôt parallèles, tantôt obliques vers le menton dans la moitié inférieure : dans ma conviction, c'est le second cas qui existait à l'origine ; le premier doit être attribué au croisement avec le type n° 4.

En outre, visage sensiblement aplati, quelquefois beaucoup, souvent élargi au niveau des pommettes, qui sont assez développées. Dépression sus-sourcilère, glabella et racine du nez comme dans le type 4.

Nez caractéristique et différent de tout ce qui précède. Bas ou, si l'on préfère, court dans le sens vertical, large, un peu aplati dans son ensemble, il est mésorrhinien. Sa ligne du dos, très oblique en avant, est droite dans quelques cas, mais ordinairement plus ou moins concave ; ce seul signe, sur une photographie, permet de reconnaître le sang kabyle. Sa pointe se retrousse même un peu. Les ailes du nez, sans être grossières ou bestiales, s'épanouissent assez largement et sont empâtées. Les narines tendent à la forme ronde.

Avec cela les yeux sont petits, le menton rond ou pointu, les dents blanches, passablement rangées. La particularité suivante m'a paru caractéristique : les deux dents incisives médianes supérieures sont longues, larges, dépassant le plan

vertical des voisines et attirent disgracieusement l'attention, spécialement chez les enfants, après le renouvellement des dents de lait.

Cinquième type. Il se présente dans les mêmes conditions et mérite tout autant l'épithète de *kabyle*. Je ne l'ai vu qu'en Kabylie et à Alger, sur les gens qui en arrivent : visage rond, plein, mâchoire inférieure en pointe, pommettes saillantes. Dans ma pensée, c'est le type kabyle primitif, exempt de tout mélange. Je n'en parle ici qu'à titre de jalon pour l'avenir. Le frère de l'amine des aminés, qui nous a offert la *diffa* chez les Beni Yanni, en était une expression parfaite.

En résumé, les types 2 et 3, que j'ai déterminés, sont pour moi arabes, et les 4 et 5, kabyles. Quant au numéro 1, il laisse le champ libre aux hypothèses. C'est le plus fréquent dans les villes, dans les tribus arabes nomades, dans les oasis, partout, en un mot, où j'ai passé, excepté parmi les montagnards de la grande Kabylie, où il est en minorité. Il est trop répandu dans les régions mêmes où l'Arabe a peu pénétré, pour qu'on puisse en faire un troisième type arabe. Il est trop différent des types kabyles pour qu'on en fasse un type kabyle. Il faut donc le mettre à part et le séparer à la fois des arabes et kabyles. Mais, alors, à quoi le rapporter ?

Serait-ce qu'après l'élimination du nègre, du juif, du Turc, de l'Arabe et des blonds, en un mot de tout ce qui est intervenu dans les limites de l'histoire en Kabylie, il faille admettre une race plus ancienne encore, plus autochtone, si je puis ainsi m'exprimer ? Il semble que oui.

L'un des traits les plus frappants de la race berbère, ou mieux de ce que jusqu'ici on en considérait comme la plus haute expression, la race kabyle, est son existence sédentaire, son goût pour le jardinage, son amour du clocher, ses dispositions commerciales et industrielles, son ardeur au travail. Or, les Berbers, d'après le baron de Slane, traducteur d'Ibn Khaldoun, étaient de deux sortes avant la double invasion arabe : les uns étaient sédentaires et agriculteurs dans les montagnes ; les autres étaient nomades et pasteurs dans

les plaines. Les Arabes n'occupèrent pendant longtemps que les villes, et ce n'est que peu à peu, vers le onzième siècle, qu'ils s'emparèrent des plaines et y menèrent la vie nomade et pastorale que nous leur retrouvons aujourd'hui. Pline, d'autre part, dit des Berbers, ou mieux des Numides, des cavaliers auxquels ne pouvait convenir la montagne, « qu'ils changeaient sans cesse de pâturages et emportaient avec eux leurs tentes ou *mapalia* ». Et cependant, en observant l'organisation et les mœurs actuelles des montagnards kabyles et se rappelant ce qu'en dit Ibn Khaldoun, qu'ils n'ont jamais été réellement soumis et ne payaient l'impôt que lorsque cela leur convenait, on ne peut s'empêcher de croire que ces mœurs et ce cantonnement remontent aux temps les plus reculés. Cet état sédentaire, cet esprit simple et laborieux ne semblent pas acquis; ils semblent, au contraire, inhérents au génie propre de la race.

Or, les historiens et géographes sont unanimes à séparer les Gétules des Numides, comme si c'était des populations, des peuples parfaitement distincts.

Ne serait-il, dès lors, pas rationnel d'admettre que les uns, les Gétules, étaient les montagnards kabyles vivants comme nous les retrouvons aujourd'hui; les autres, les Numides, les cavaliers ou pasteurs dans la plaine? Les deux ont été confondus par les Romains d'abord, puis par ceux qu'on appelait les *Roum*, et ensuite par les Arabes, sous la dénomination de *Barbares* ou de *Berbers*. On répondra qu'il n'y a qu'une seule langue berbère; ce n'est plus aujourd'hui une objection: on sait que, lorsque deux peuples ou races sont en présence, l'un finit toujours par prendre la langue de l'autre. Lesquels, des ancêtres des Gétules ou des ancêtres des Numides, auraient donné leur langue? je l'ignore.

Mais, dira-t-on encore, avant l'époque de l'histoire où apparaissent les dénominations de *Gétules* et de *Numides*, on découvre déjà deux races en Algérie: des blonds, venus du Nord avec la coutume des monuments mégalithiques, et des bruns?

Messieurs, je ne puis allonger cette note outre mesure, et j'ajourne même les quelques mots que je voulais vous dire sur les blonds d'Algérie. Mais, pour moi, ces blonds ne furent qu'un élément ethnique, accidentel et conquérant, comme les Turcs, les Arabes, les Romains et les Phéniciens. Nous retrouvons aujourd'hui moins de traces de leur présence que des Arabes plus récents, parce qu'ils ont passé il y a davantage de temps.

La dualité des races berbères dont je parle, je la vois plus loin encore en arrière. A une certaine époque, du temps de la pierre taillée par exemple, la région de l'Atlas devait être occupée par deux races, deux types : l'une au visage court, large, un peu plat, au nez mésorrhinien et concave du dos; l'autre au visage long, au profil droit, au nez leptorrhinien à dos droit. L'une de ces races était l'ancêtre de la population actuelle de la grande Kabylie. Où était-elle auparavant ? quelle était-elle ? Je ne hasarderai pas même une hypothèse à ce sujet. L'autre était l'ancêtre de ceux que nous retrouvons aujourd'hui partout en nombre : dans les villes, dans les plaines, dans les hauts plateaux, dans les oasis, et sans doute chez les Touaregs.

Les Arabes, vrais descendants des conquérants, ont presque disparu ou ne sont plus représentés au sein même des tribus nomades les plus arabes que par leur nom et leur histoire. Ce que les membres du congrès ont rencontré dans les douars et considéré avec l'opinion publique comme des Arabes, ces figures droites et impassibles comme des statues antiques qu'ils ont vues dans les champs, auprès de leurs troupeaux, ce sont les autochtones les plus certains, ceux qu'ont vaincu les importateurs des monuments mégalithiques, ceux qui, visiblement pour l'histoire, ont mené la même existence, dans les mêmes lieux, jusqu'au onzième siècle pour le moins.

C'est l'application de cette grande loi à inscrire dans l'anthropologie générale : « Dans les mélanges, dans les croisements de races, le nombre est le facteur principal. Les

conquérants, les minorités passent ; les autochtones, les majorités restent. »

En somme, je pense avoir déterminé, en Algérie, par la méthode de W. Edwards, méthode toute différente de celle de l'anthropométrie et de la crâniométrie, cinq types indigènes principaux, en mettant de côté les Maures, les Turcs, les nègres, les Juifs et les blonds de ce pays, savoir :

Un type que je retiens comme le principal, l'universellement répandu, le plus ancien sur le sol et que j'ai appelé *numide* ;

Deux types arabes, l'un fort beau, l'autre sémite par excellence ;

Un type kabyle partagé en deux : l'un croisé sans doute avec le type numide, l'autre original, suivant toute probabilité ;

L'une de mes propositions dérange ce qui était admis jusqu'ici et ce que j'ai répété dans les *Instructions*. Ce qu'on appelait les Berbers, c'était exclusivement les sédentaires et particulièrement les Kabyles ; or, ceux-ci sont une race à part, très ancienne, descendant des Gétules et provenant de je ne sais où. Ce qu'on appelait les Arabes, au contraire, et que l'on voyait essentiellement dans les tribus nomades, ne sont plus des Arabes, mais des Berbers et même les Berbers par excellence, la continuation des Berbers antérieurs à l'arrivée des Arabes, des Numides et même des autochtones bruns vrais.

Avant l'intervention des Arabes, ces Berbers menaient le même genre de vie et s'opposaient déjà aux Kabyles sous ce rapport. Leur religion et certaines de leurs coutumes ont pu alors être modifiées ; leur type a même pu être troublé quelque temps. Mais aujourd'hui leurs caractères physiques sont redevenus ce qu'ils étaient auparavant, l'élément arabe a été submergé.

Les caractères physiologiques qui étaient admis, qui sont vrais et que j'ai rappelés en commençant, ne concernent donc pas les Berbers-Kabyles et les Arabes, mais les Ka-

byles et autres représentants de la même race et les Berbers autochtones.

Les conséquences de cette proposition sont très graves. Elle porte à se demander si la profonde séparation physiologique qui existe entre les uns et les autres — et qu'en modifiant notre langage on peut résumer ainsi : la race sédentaire de l'Algérie doit être conduite par la justice, la race indigène nomade par la force — est sans appel ; et s'il ne reste pas quelque espoir de rallier à notre civilisation aussi bien les prétendus Arabes (nos Numides) que les prétendus Berbers (nos Kabyles et analogues).

Je termine sur cette pensée consolatrice.

Discussion.

M. MAGITOT. Je prierai M. Topinard de nous dire si le système dentaire des Kabyles a été l'objet de son attention.

On connaît assez généralement la fréquence de la syphilis chez les Kabyles ; la lèpre kabyle a été regardée comme une forme de la syphilis et on a évalué à 99 pour 100 la fréquence des individus atteints de syphilis héréditaire.

Or, les Kabyles sont remarquables par la beauté, par l'éclat et l'intégrité de leurs dents. J'y ai cherché en vain ces sillons transversaux que M. Parrot regarde comme un signe de syphilis héréditaire et de ce qu'il a appelé la syphilis dentaire. L'absence de ces sillons chez les Kabyles me semble propre à infirmer cette manière de voir.

M. TOPINARD. Je ne me suis pas occupé de la question de la syphilis dentaire chez les Kabyles. Tout ce que j'ai observé sur les dents est résumé dans ce que j'ai dit.

A Marniah, avec M. Magitot précisément, on nous fit remarquer combien les Arabes avaient de belles dents et, soit dit en passant, de beaux ongles, et l'on ajoutait que les Berbers en avaient laides. Je contrôlai la première partie de cette assertion, et la trouvai exacte. Quant au second renseignement, celui sur les Berbers, il m'allait parfaitement. Dans un travail sur 80 crânes de Biskra, ayant trait à la population

sédentaire, c'est-à-dire berbère, que j'ai communiqué au congrès d'Alger, j'avais constaté que cette série présentait le plus grand nombre de dents cariées ou tombées prématurément et d'atrophie partielle ou générale du bord alvéolaire que j'eus observées sur une série quelconque de crânes. Une seule autre série s'en rapprochait sous ce rapport, celle des crânes basques de Broca. Il en résultait même un rapprochement important qui confirmait les idées de Broca sur la parenté probable de la race basque et de la race berbère.

Mais arrivé en Kabylie, ce qu'on m'avait dit ne se vérifia pas. Je trouvai les dents très bonnes et seulement moins belles, moins bien rangées, et présentant la particularité singulière des dents incisives supérieures médianes dont j'ai parlé.

Pour moi, en somme, les deux races ont de bonnes dents, mais les Arabes, ou du moins ce qu'on considère en Algérie comme des Arabes, les ont belles et les Kabyles point.

M. VINSON. M. Topinard vient de faire remarquer que souvent, chez les Basques, les dents sont défectueuses et manquent. Je viens confirmer son observation : dans le long séjour que j'ai fait dans ce pays, j'ai eu souvent lieu de m'en apercevoir.

M. DALLY. J'ai regretté très vivement de ne pouvoir aller en Algérie avec mes collègues.

Depuis que j'ai entendu le mémoire de M. Topinard, je dois dire que mes regrets sont moins vifs. Il est évident, en effet, que si le voyage avait pu être instructif au point de vue anthropologique, M. Topinard n'aurait pas manqué de profiter de cette occasion pour enrichir notre science.

Je m'attendais à voir dans son mémoire des observations plus précises; malheureusement M. Topinard n'a étudié que ce qu'il appelle les types, c'est-à-dire une conception toute pittoresque des physionomies.

Le mot *type* doit être réservé en anthropologie pour des distinctions plus scientifiques et plus génériques.

En outre, M. Topinard ne nous a rien dit des mœurs

arabes et des mœurs kabyles, qui, à tant d'égards, séparent ces deux races.

J'aurais voulu connaître les lois qui sont appliquées dans ces sortes de lits de justice dont nous a parlé notre collègue.

J'aurais voulu connaître les rapports linguistiques qui existent entre les langues berbères et l'arabe. J'aurais voulu savoir si la langue usuelle, la langue courante des Kabyles est le berber, leur langue originaire, ou si c'est l'arabe. Enfin, M. Topinard aurait peut-être pu nous parler des Kroumirs, si célèbres aujourd'hui.

Je constate avec plaisir, en passant, que M. Topinard s'est servi du mot un peu démodé de *sémite*.

M. TOPINARD. Mon ami M. Dally trouve qu'il était inutile de faire le voyage d'Algérie pour en rapporter mes impressions sur les caractères de la physionomie berbère ou arabe. Je suis d'un avis absolument contraire. Avec les séries de crânes qu'on nous envoie nous déterminons, dans nos laboratoires, les formes du crâne, mais nous sommes presque impuissants pour le visage dans l'état actuel de nos habitudes craniométriques. En donnant à un travailleur de bonne volonté les instructions nécessaires, on obtient toutes les mensurations voulues de taille, de corps, de crâne, y compris cet indice nasal dont je fais tant de cas aussi bien sur le vivant que sur le crâne. Mais pour déterminer les divers types du visage, cette région de la tête si caractéristique et si peu exploitée jusqu'ici par les craniologistes, il faut voir par soi-même. Tous ne sont pas préparés à ce genre de recherche d'abord analytique, puis synthétique; rien n'est plus difficile, quand on n'en a pas l'habitude, que de décrire les caractères d'une physionomie, de dire en quoi tel ovale de figure diffère de tel autre, telle coupe de mâchoire, de nez ou de pommettes de telle autre. Rien n'est plus mal fait dans les récits des voyageurs, et cependant rien ne les frappe autant que le visage. Je m'y suis beaucoup exercé et je déclare que je me trouve bien souvent embarrassé pour dire en quoi tel type que je constate diffère de tel autre. Si

j'ai pris le visage à la façon de W. Edwards, c'est justement pour cela ; c'est qu'il est encore plus caractéristique que le crâne et qu'on a peu fait sur le sujet. Or, pour distinguer les types des races indigènes véritables au milieu de la foule de physionomies que présente l'Algérie, il fallait, en évitant les villes, aller chercher les tribus de tel ou tel ordre dans les endroits où elles ont des chances d'être le plus pures, le plus authentiques.

M. Dally s'étonne, en second lieu, de l'acception que je donne au mot *type*. Mais c'est l'acception classique ! Le type est un ensemble de caractères se répétant sur un grand nombre de sujets, ce qui laisse supposer un certain lien, une communauté quelconque de sang. J'aurais mieux compris qu'il me demande en quoi il diffère de la race. La race, c'est la notion de filiation qui se dégage de l'ensemble des caractères précédents, mais *héréditaires*, c'est-à-dire se continuant avec un ensemble semblable constaté chez les ancêtres par les renseignements de l'histoire ou autrement.

Le type général d'une race comprend l'ensemble de tous les caractères de quelque ordre que ce soit qui peuvent servir à la faire reconnaître. Il y a des types sociaux lorsqu'on s'adresse aux caractères sociologiques, des types physiologiques quand on s'occupe des caractères physiologiques, des types psychologiques et enfin des types physiques. Ceux-ci comprennent l'ensemble du corps, ses proportions, les caractères craniométriques, la couleur des yeux et des cheveux, le teint et les traits du visage. Mais on a parfaitement le droit de ne s'attacher qu'à un point de vue, à un type particulier : celui du visage, par exemple, qui, je le répète, s'apprécie mieux, dans l'état de la science, par la vue que par les mensurations.

M. Dally est heureux que j'aie employé le terme *sémite*. Soit, mais c'est un terme de linguistique et non d'anthropologie. Il désigne les races parlant une langue sémite. Nous en changerons le jour où nous saurons ce qu'il y a derrière et où nous aurons un mot approprié.

M. Dally aurait voulu que je m'occupe des caractères sociologiques. Ce n'était pas mon but. J'ai dit qu'ils étaient parfaitement connus et que je n'avais rien à changer à ce que j'ai écrit précédemment sur ce sujet chez les Arabes et les Berbers, que je pourrais seulement faire des additions. Du reste, ces caractères sociologiques ou physiologiques, je les ai résumés, en ajoutant qu'ils étaient plus frappants encore dans les deux races en question que les caractères physiques.

M. Dally aurait aimé enfin que je parle des Kroumirs. Je n'en ai pas vus, mais connaissant aujourd'hui les Kabyles et les Arabes et ayant lu de bonnes descriptions d'eux, je crois pouvoir lui dire ceci : Dans le pays des Kroumirs il y a dans les plaines des tribus arabes, berbérisées ou non, et dans les montagnes des tribus dont les mœurs sont absolument kabyles. Le terme d'Ouled, qui entre dans les dénominations de plusieurs des tribus dont on nous parle, et la mention des douars plaident en faveur des tribus arabes. La langue berbère parlée par beaucoup, les villages fixes et l'existence de *djemmas* plaident en faveur des tribus berbères.

M. CASSEVIX. La note de M. Topinard a pour but de distinguer les Berbers et les Arabes et n'est pas suffisamment claire.

Au point de vue ethnographique, cette note n'est pas complète. Quant aux types dont parle M. Topinard, leur description ne me paraît pas suffisamment anthropologique.

J'ai appris avec surprise que M. Topinard s'était systématiquement abstenu de toute mesure.

Il s'est contenté de regarder les tribus qui répondaient le plus à l'idée qu'il se faisait à l'avance des tribus arabes pures ou des tribus kabyles pures.

Au lieu de s'en tenir à cette impression sentimentale, si M. Topinard avait pris des mesures, calculé l'indice céphalique, l'indice nasal, par exemple, je crois qu'il aurait ajouté beaucoup à la valeur de son travail.

M. TOPINARD. Si ce que j'ai dit n'est pas clair, c'est que je me suis mal fait comprendre. J'admets deux types arabes.

un type kabyle vrai et un type spécial que je réserve. Ce dernier existe partout en Algérie; sauf chez les Kabyles, ils prédominent en tous lieux, même dans les tribus que l'on considère comme arabes pures, si bien que j'en conclus que les vrais Arabes ont presque disparu, et que leurs tribus sont, en réalité, aujourd'hui constituées par une race autre, correspondant à ce type. Cette race, c'est la plus ancienne de l'Algérie, et quoique englobée jusqu'ici avec les Kabyles sous le titre général de Berber, elle est essentiellement différente de la race kabyle.

M. Chervin s'étonne avec quelque raison, je le reconnais, que je n'aie pas pris de mensuration, moi un craniologiste, dit-il. D'abord, la craniologie, et à plus forte raison la craniométrie, n'est qu'un petit côté de l'anthropologie, l'un de ses moyens; je m'efforce d'embrasser toute l'anthropologie et non de me cantonner dans l'un de ses chapitres. Je n'ai pas emporté d'instruments volontairement. Il serait trop long de dire pourquoi, mais je pense avoir prochainement l'occasion de m'expliquer.

Il me reproche enfin d'avoir choisi des tribus à ma satisfaction. Sans doute, j'ai cherché des tribus pures, soit arabes soit berbères, et il y en a peu en Algérie. Je les ai cherchées avec soin en m'éclairant de tous les renseignements, de tous les moyens. Aucun de ces moyens n'est infailible. Mais, en les réunissant, on arrive à une somme de probabilités qui permet de croire que pour étudier le type berber on n'a pas pris une tribu arabe, ou réciproquement; ce que les voyageurs font tous les jours. Il dit que j'ai glissé dans le sentiment. Pas du tout! J'ai cherché les ensembles de caractères se répétant le plus souvent dans une foule, les caractères le plus fréquemment associés. Je ne me suis pas laissé aller au penchant des artistes à prendre ce qu'ils trouvent de beau, de correct, de laid ou de saisissant.

Et, à ce propos, je fais remarquer que le type kabyle n'est pas beau, et que c'est pour cette raison qu'on n'en trouve pas de photographies. Les photographes, comme les

artistes, s'en prennent toujours au type arabe ou au type n°1 que j'ai appelé *numide*, parce qu'il leur convenait. C'est pour cela que, malgré lui, le colonel Duhoussset a toujours pris des types de ces deux sortes et a délaissé le vrai Kabyle. Quelquefois, chez les photographes, on trouve des têtes de Kabyles, mais alors des cas de mon type n° 1, ou bien des cas de croisements avec lui, et non le vrai type à la face courte, un peu aplatie et au nez mésorrhinien, concave du dos.

M. LANDOWSKI. MM. Dally et Chervin me paraissent difficiles à satisfaire, et pour remplir leur programme, ce n'est pas un mois qu'il faudrait, mais quatre ou cinq ans de séjour en Algérie. M. Topinard, n'ayant que peu de temps à lui et beaucoup de pays à traverser pour rejoindre les tribus spéciales, authentiques, dont il avait besoin, ne pouvait s'arrêter et se mettre à prendre des mesures. On lui reproche de ne pas avoir vu et décrit les Kroumirs. Mais pour cela, il aurait fallu qu'il fût plus heureux que le général Forgemol, qui jusqu'ici n'a pas réussi à les voir.

M. VIRSON. On parlait à l'instant des rapports qui peuvent exister entre les langues berbères et l'arabe : les relations entre les deux systèmes de langues ont été très discutées. Il est probable que les langues khamitiques (kabyle, touareg, égyptien) proviennent des mêmes origines que l'arabe et en sont les parents éloignés.

Tel est du moins l'avis de M. Hovelacque. Je suis, pour ma part, d'un avis différent, et, à mes yeux, les racines des deux groupes de langue ne sont pas assez ressemblantes pour que leur parenté soit démontrée.

M. RABOURDIN. Je ne connais guère que les Berbers du Sahara que j'ai vus de près.

Les Touaregs sont des nomades soumis à un cheik qui, chaque année, leur désigne les lieux où ils peuvent faire paître leurs troupeaux.

Tandis que les Arabes ont plusieurs femmes, les Berbers n'en ont qu'une. Aussi la femme a joué un rôle important

dans l'histoire des Touaregs. Elle jouit d'une grande liberté.

Ce ne sont pas seulement les conditions du sol qui font qu'un peuple est pasteur ou agriculteur ; les aptitudes de race y sont pour beaucoup aussi. J'ai demandé à des Arabes pourquoi ils étaient nomades. Ils m'ont répondu qu'ils aimaient les voyages, et cette raison leur paraissait déterminante.

M. HENRI MARTIN. Le type arabe se rencontre fréquemment en Algérie, surtout parmi les chefs de grandes tentes ; mais il est fort mêlé dans beaucoup de tribus.

Quant aux Kabyles, il est malaisé de les connaître à l'état de pureté, car il y a longtemps déjà qu'ils sont mêlés à d'autres races.

Leur physionomie et leur teint peuvent présenter trois caractères différents.

Il y a des Kabyles blonds, aux yeux bleus, que l'on rencontre disséminés çà et là. Une tribu, les Denhadja, était même composée uniquement d'individus de ce type. Depuis qu'elle ne fait plus la guerre avec ses voisins, son type s'altère, parce que les mariages y deviennent fréquents avec eux, ils se disent « fils des pafens », et leurs traditions rapportent que la nécropole de Roknia, qui compte trois mille dolmens, est composée des tombes de leurs ancêtres. Les blonds sont très nombreux encore autour de Bougie.

Le type brun, qui domine dans la grande Kabylie du Djurdjura, ressemble singulièrement, en majorité, au type français brun. Si l'on habillait ces hommes de vêtements européens, vous ne les distingueriez pas de paysans ou de soldats français.

J'ai remarqué pourtant quelques caractères différents. Il y a des hommes au teint bistré, aux cheveux noirs, plats et raides ; leur physionomie est plus africaine. Ils ressemblent aux Sahariens que j'ai vus dans les caravanes. Quant à la majorité, à ceux qui paraissent être les vrais Berbers, quoique leur langue offre des rapprochements avec l'égyptien, je croirais plutôt qu'ils sont de race aryenne, et qu'ils

sont arrivés en ce pays longtemps avant la venue des Celtes et des autres Aryens en Europe.

Leurs monuments mégalithiques sont innombrables. On compte une dizaine de nécropoles dans la seule province de Constantine, et celle qui est proche de Staoueli, près d'Alger, comptait cinq cents tombes, réduites à vingt-cinq. Je les attribue aux Celtes primitifs, en prenant ce mot dans le sens où je l'entends, c'est-à-dire aux hommes blonds qui de la Gaule passèrent en Espagne, et de là sans doute en Afrique.

Il y a, en outre, des monuments isolés très intéressants. Ces monuments, en général, attestent un degré de civilisation moins avancée que ceux de la Bretagne armoricaine, de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

Au Bou-Merzoug, les dolmens sont de plus belle apparence ; cela tient, non au progrès de l'art, mais à la qualité des matériaux. Dans quelques-uns d'entre eux, on trouve du fer et même des monnaies romaines. L'usage des constructions mégalithiques a dû se prolonger jusqu'à l'empire romain.

Les Numides, probablement à une époque moins ancienne que les premiers monuments que j'appelle celtiques, ont introduit d'autres formes à côté des formes mégalithiques : des espèces de petites tours funéraires, qui ont abouti aux grands monuments du tombeau de la Roumi et du Medracen. On a continué d'en ériger longtemps sans les modifier.

Les Kabyles de la grande et de la petite Kabylie ne présentent de signes d'infériorité sociale qu'en ce qui concerne la condition des femmes, qui n'est pas de beaucoup supérieure à celle de la femme arabe. A tout autre égard, le Kabyle a les instincts européens. Le sentiment égalitaire est chez lui poussé à l'extrême, et quand l'administration française prit la résolution malheureuse d'imposer aux Kabyles des chefs qu'ils n'avaient pas choisis, ils en ont été indignés. Ils tiennent passionnément à leurs institutions locales, très originales et très libres.

Nous avons vu leurs villages tous perchés sur la cime de

hautes collines ; les maisons sont en pierre et couvertes de tuiles. Ce sont des cultivateurs patients et intelligents ; et ils connaissent aussi l'industrie. Ils ont des forges, des pressoirs à olives ; leurs femmes savent fabriquer de beaux vases, dont l'ornementation linéaire et géométrique rappelle celle des Celtes et dont la forme rappelle les Romains.

Leurs institutions politiques sont très curieuses. L'amin est un maire, qui a en face de lui le contrôleur du maire, l'onkil, espèce de tribun du peuple.

Chaque village est divisé en deux partis ou sofs. Le parti qui a la majorité nomme le maire ; mais le parti en minorité nomme le contrôleur du maire, qui est aussi le receveur communal. Quelquefois, les deux partis étaient excités l'un contre l'autre, jusqu'à en venir aux mains. Alors, une commune voisine intervenait comme arbitre, et les deux partis composaient ensemble par cet intermédiaire.

A Fort-National, nous avons vu un administrateur intelligent restaurer ces anciennes institutions dans la mesure du possible et, bien entendu, moins les guerres municipales. Le gouverneur général de l'Algérie autorise les efforts qui sont faits dans ce sens, et en comprend toute l'importance. Plusieurs de ces petites républiques sont déjà reconstituées, et il est à désirer qu'on fasse rayonner cette reconstitution autant qu'on pourra.

M. Topinard disait tout à l'heure que le type kabyle n'est pas beau. Je ne partage pas son avis. J'ai vu dans les montagnes du Djurdjura beaucoup de types très élégants, surtout chez les jeunes filles ; les enfants sont charmants. J'ai même vu de beaux types de vieilles femmes, au profil et aux allures sculpturales, qui me rappelaient celles du canton de Guérande et celles des Vosges. Au contraire, la femme arabe, très jolie dans sa jeunesse, devient obèse et disgracieuse en vieillissant.

M. Gustave LAGNEAU. M. Henri Martin insiste sur l'identité des caractères anthropologiques présentés par certains Kabyles et par certains habitants de notre pays. A l'appui des

relations ethniques ayant existé anciennement entre le nord-ouest de l'Afrique et le sud-ouest de l'Europe, je rappellerai que si Ptolémée signale dans la Mauritanie des Κνωθαί, des Βαρυάται, des Οάκκοάται, des Τολώται, des Σαλάτται, dans le sud-ouest de l'Europe habitaient des peuples presque homonymes, comme les Κώνηται, Κώνηται, Cynètes, indiqués par Hérodote, Hérodore d'Héraclée, Justin ¹, comme les Basques, les Vaccéens, les Tolosates, les Salasses, etc.

D'ailleurs, la parenté de certains peuples africains et européens semble également confirmée par les remarques de nombreux anthropologistes. D'une part, MM. Broca, de Quatrefages et Hamy ont déjà signalé les analogies ostéologiques existant entre certains Guanches dolichoéphales, certains Kabyles, certains Basques du Guipuscoa, certains anciens Troglodytes du midi de la France, etc. ². Ce très ancien substratum ethnique paraîtrait être celui des Atlantes qu'Hérodote, Diodore de Sicile, Pomponius Méla, Denys de Mitylène indiquent dans le nord-ouest de l'Afrique ³, que Bory de Saint-Vincent dit avoir peuplé l'Espagne avant la formation du détroit de Gibraltar ⁴.

D'autre part, bien que les documents historiques ne me semblent pas militer en faveur de l'origine africaine des Ligures, il est juste de rappeler que Roget, baron de Belloguet, a insisté sur cette provenance, et sur la parenté des Ligures,

¹ Ptolémée, lib. IV, cap. 1-11, p. 251, 256, 260, texte et trad. lat. de Wilberg. — Hérodote, lib. II, cap. xxxii, p. 83, et lib. IV, cap. xlix, p. 198, texte et trad. de Müller, coll. Didot. — Hérodore d'Héraclée, frag. 20, ext. de Constantin Porphyre, *De Adm. imp.*, cap. xxii : *Historicor. græcor. fragmenta*, t. II, p. 34, coll. Didot. — Justin, lib. LXIV, p. 552, coll. Nisard.

² Broca, *Sur les crânes de la caverna de l'Homme-Mort (Revue d'anthrop.*, t. II, p. 51, 1873). — De Quatrefages et Hamy, *la Race de Cro-Magnon dans l'espace et dans le temps (Bull. de la Soc. d'anthrop.*, 2^e série, t. IX, p. 260-6, et *Crania ethnica*, p. 90, etc.).

³ Hérodote, lib. IV, cap. cxxxiv, p. 234, Müller, coll. Didot. — Diodore de Sicile, lib. III, § 56, p. 168. — Pomponius Méla, lib. I, cap. iv, p. 22-23, et cap. viii, p. 32-33. — Denys de Mitylène, *Argonautique, Histor. græc. fragmenta*, t. II, p. 9, frag. 9.

⁴ Bory de Saint-Vincent, *l'Homme*, t. 1^{er}, p. 174, Paris, 1827.

petits brachycéphales bruns, avec les Gétules du nord de l'Afrique¹. Un membre de l'Académie des inscriptions, M. Maximin Deloche, de même que M. Henri Martin, me disait avoir remarqué la grande ressemblance existant entre certains Kabyles et certains habitants brachycéphales bruns du sud-est, voire même de la partie méridionale du centre de la France.

M. Henri Martin, M. Topinard, M. le colonel Duhoussat, M. Gilibert d'Hercourt, et nos autres collègues qui ont eu l'occasion d'étudier nos populations d'Algérie et celles de notre pays, feraient donc bien de chercher à déterminer si le sud-ouest de l'Europe a été très anciennement occupé par une seule race dolichocéphale de provenance africaine, ou bien si deux races différentes, l'une dolichocéphale, l'autre brachycéphale, sont très anciennement sorties de l'Afrique pour envahir la péninsule hispanique et occuper nos pays occidentaux.

M. DALLY. M. Henri Martin faisait tout à l'heure l'éloge du gouvernement général de l'Algérie. Je ne puis m'accorder avec lui sur ce point.

Il faut reconnaître que jamais la science ethnologique n'a été foulée aux pieds comme elle l'a été jusqu'à ce jour sous tous les régimes par le gouvernement général de l'Algérie.

Il résulte de tous les travaux des voyageurs, et des observations de M. Henri Martin lui-même, qu'évidemment il existe une grande différence entre les Arabes et les Kabyles. Les Arabes sont réfractaires à notre civilisation. Les Kabyles sont les autochtones et les victimes des Arabes. C'est sur eux que l'on devrait s'appuyer. Or, on n'a même pas songé à cette distinction essentielle ; entre les uns et les autres, on n'a fait aucune différence.

Je souhaite qu'il en soit autrement désormais et que le

¹ Roget, baron de Belloguet, *Ethnogenie gauloise*, p. 310, conclusion 9 ; voir aussi p. 303.

Congrès ait eu le pouvoir de modifier les idées de M. le gouverneur général. Jusqu'à ce jour, il ne m'a pas paru qu'il eût réagi contre les tendances fâcheuses de ses prédécesseurs.

M. HENRI MARTIN. J'ai au contraire vu en Kabylie plusieurs signes de la réaction favorable que demande M. Dally. Au moment même où j'étais à Fort-National, on ouvrait dans la grande Kabylie quinze écoles franco-kabyles.

Il y a parmi les Berbers des brachycéphales; je croirais volontiers que les brachycéphales bruns sont des Ligures. Ils sont venus, je crois, en Afrique entre les vrais Berbers et les Celtes. Libyens et Ligures paraissent avoir été originellement de la même race.

M. TOPINARD a parlé des Numides et des Gétules. Les anciens historiens décrivent, en effet, les Numides comme des nomades et les Gétules comme sédentaires.

M. RABORUIN. Les orateurs qui précèdent ont attribué aux Kabyles un grand avenir en Algérie.

Il est une autre race dont il ne faut pas dédaigner de tenir grand compte dans ce pays : c'est la race nègre. Les nègres sont des travailleurs précieux pour les oasis insalubres telles que Biskra, Tougourt, etc.

La culture des palmiers exige, en effet, une grande quantité d'eau. On creuse autour de l'arbre un bassin où l'eau reste stagnante, jusqu'à ce que l'on ouvre à nouveau les écluses du canal d'irrigation.

Les Arabes ressentent l'effet de ces exhalaisons malsaines, et ils vont s'installer sous la tente dans la saison où elles sont nuisibles. Les nègres résistent beaucoup mieux à l'impaludisme.

Ce qui malheureusement ne permettra pas à l'élément nègre de prendre, en Algérie, le développement désirable, c'est la prise de possession des Ouargla par la France. Nous avons interdit l'esclavage dans cette oasis si riche autrefois. Depuis cette époque, elle est en pleine décadence.

M. HAMY. D'après certaines légendes algériennes, le sang nègre serait, en effet, très répandu dans les tribus.

La présence des Turcs pourrait expliquer l'existence des brachycéphales sur les côtes de l'Algérie.

J'ai étudié des crânes de la tribu des Issers, dans la petite Kabylie, et je connaissais leur type d'après le vivant. C'étaient des Turcs.

Il faut citer aussi les crânes de Beni-ben-Asser rapportés par M. Guyon. Ces hommes parlaient berber et ne sont pas Kabyles. Ce sont des brachycéphales semblables aux Canariens et à ceux de la péninsule ibérique.

M. DUROSSER. Quand j'étais en Kabylie, on m'a montré près de Tizi-Onzou un puits où se trouvaient environ quarante crânes. Mais, d'après ce qu'on m'a dit, c'étaient des crânes de Turcs et non de Kabyles.

M. TOPINARD. Tout ce qui vient d'être dit sur l'influence du Turc sur la brachycéphalie possible dans la Kabylie, est juste; en dehors de cela il reste quelque influence ignorée.

Mais je n'ai rien dit de cette forme de tête en Kabylie, puisque je n'ai pris aucune mesure; j'ai parlé du visage rond. Il est vrai qu'en vertu de l'harmonie des formes crâniennes, la face ronde s'accompagne souvent d'un crâne rond; je n'ai pas le temps d'insister sur cette proposition. Cependant le frère de l'amine des amines des Beni-Yanni, qui présentait si accentué ce visage rond, n'avait rien du Turc dans la physionomie. Si je ne craignais de m'étendre, je vous dirais les caractères auxquels je suis parvenu, en Algérie, à reconnaître encore ce mélange; j'en étais arrivé à reconnaître les Kourouglis par exemple.

Je vous ai parlé de ma série de crânes de Biskra. Il s'y trouvait un ou deux brachycéphales. Je les ai attribués à l'influence romaine: les Romains, ou si l'on préfère les anciens Italiens, étaient principalement brachycéphales. Mais je ne tiens que médiocrement à l'explication, car les Romains ne sont pas une race; ce n'était pas même un peuple, c'était une civilisation.

MM. Henri Martin et Lagneau me disent que les enfants et les filles kabyles sont fort beaux. C'est absolument vrai, mais

en anthropologie nous raisonnons avec les hommes, avec les femmes adultes et non avec les enfants. La beauté vraiment merveilleuse de ces filles dure peu d'ailleurs. Aussitôt mariées, elles se mettent au travail comme des bêtes de somme et la beauté s'évanouit. Je maintiens que le type kabyle le plus répandu (car, ainsi que je l'ai dit, trois ou quatre se rencontrent en Kabylie, mon type numide entre autres) n'est pas beau. Il s'élargit au niveau des pommettes, il s'aplatit, le bas de la figure se resserre souvent en triangle, les yeux sont souvent petits, le nez concave à pointe parfois retroussée. Ce n'est pas là l'idée qu'on se fait de la beauté en dehors de l'expression que donne la physionomie.

Pour terminer, je constate que, dans mes conclusions essentielles, je m'accorde absolument avec mon honorable collègue M. Henri Martin. Voici ce que tous deux nous disons : Lorsqu'on a écarté les éléments nègre, juif, ture et arabe de l'Algérie, lorsqu'on a écarté aussi l'élément blond, par exemple le Chaouïa, dont j'ai vu plusieurs cas, on reste en présence de ce qu'on réunit et confond sous le nom de Berbers bruns. Mais dans ceux-ci il reste deux types : l'un kabyle au visage court et au nez mésorrhinien, l'autre berber encore, au visage long et au nez leptorrhinien. M. Henri Martin trouve dans le premier quelque point de ressemblance avec certains des éléments de la race française ; il est disposé à croire à une certaine parenté avec une race européenne, ce qui rappelle l'opinion de Bory de Saint-Vincent désignant sous le nom d'*Atlante* une race brune, répondant à peu près à ce que j'ai déjà appelé la *race méditerranéenne*. Il admet, comme moi, qu'elle peut bien être la même que les Gétules, qui étaient sédentaires comme les Kabyles. L'autre type répondrait à la race numide, qui était nomade dans les plaines ; de là à admettre que celle-ci est la vraie race autochtone de l'Algérie aux temps les plus reculés et que la première est étrangère à l'Afrique, il n'y a pas loin.

Si la discussion qui vient d'avoir lieu à la suite d'observations prises d'une façon indépendante en Algérie n'aboutit-

sait qu'à ce résultat d'établir que sous le nom de Berbers bruns se trouvaient réunis au-delà des temps historiques deux types, deux races (non compris les blonds), ce serait déjà un pas en avant d'accompli.

M. CORDEREAU demande si M. Topinard a fait des observations sur les M'zabites.

M. TOPINARD. Je n'ai pas étudié les M'zabites comme je l'aurais voulu; j'en ai vu, mais je n'ai pas eu le temps d'aller les revoir là où ils se tiennent, au marché d'Alger, et de prendre des notes. Toutefois, dans mes souvenirs, ils ont le type des Beni-Yanni et sont analogues aux Kabyles. Ce sont donc des Berbers.

M. BATAILLARD demande si l'on doit faire une distinction entre les Berbers et les Numides.

M. TOPINARD. On me demande ce que je pense des Numides. Je me suis expliqué à ce sujet. Les Numides sont les ancêtres historiques de la race berbère, et répondent au type que j'ai décrit, sous le numéro 1, comme le plus répandu en Algérie. Ce sont les ancêtres des Berbers nomades qui ont visiblement occupé les plaines jusqu'au onzième siècle et sont censés avoir été remplacés par les tribus également nomades des Arabes; ce que je conteste. Les Arabes se sont tout au plus mêlés à eux. En tout cas, aujourd'hui dans les tribus arabes les plus authentiques le type arabe est à peine représenté, tandis que le type numide l'est beaucoup.

La séance est levée à six heures.

L'un des secrétaires : BORDIER.